

Voyage organisé

*une coproduction italo-belge
des 'rencontres-incontri' du théâtre-action en Italie*

Collectif 1984 (Bruxelles)
Compagnie du Campus (La Louvière)
Transat Compagnie (Charleroi)
Laboratorio Amaltea (Florence)

de et avec
Patrick Duquesne et **Giovanni Orlandi**

D'après le spectacle "Poussière du temps"
Compagnie du Campus – Collectif 1984
mis en scène en 1996 par
Franco Dragone

Giovanni Orlandi est comédien et metteur en scène dans une troupe de théâtre en Belgique. Il est aussi fils d'un de ces milliers d'italiens venus travailler dans les mines en Belgique, en 1946. A l'occasion de l'anniversaire des accords entre la Belgique et l'Italie qui permirent cette « déportation économique » (Anne Morelli), il a rencontré Patrick Duquesne, lui aussi comédien et metteur en scène et lui a dit : « *Accepter en silence les 'festivités' organisées autour de ces accords c'est comme enterrer mon père une deuxième fois.* » Giovanni et Patrick ont alors décidé, avec le soutien actif d'une myriade de membres de la communauté italienne de Belgique (dont Franco Dragone) de porter, dans les théâtres en Belgique et en Italie, la parole de ceux-là même qu'on avait précipité avec violence dans les boyaux de la terre pour casser du charbon toute leur vie.



C'est ici que s'interrompt la réalité et que commence le spectacle...

Sur scène, deux acteurs interpellent une chaise vide. La commémoration de la catastrophe de Marcinelle en 1956 et du soixantième anniversaire des accords de 1946 qui déportèrent des milliers d'italiens dans les mines belges sont l'objet de « festivités ». En Belgique, on organise l'élection d'une miss, un défilé de Ferrari, des soirées gastronomiques. En Italie, on célèbre officiellement les accords de 1946 sans évoquer la responsabilité de ceux qui organisèrent cette déportation vers la maladie et la mort.

Les deux acteurs en scène n'en reviennent pas ! L'amnésie est totale. Les questions sont là, sans réponses. Pourquoi l'accident de Marcinelle en 1956 n'a-t-il jamais officiellement trouvé d'autre responsable que la fatalité ? Pourquoi, en 1946, répondant aux appels du gouvernement belge qui cherchait à recruter leurs fils, les mères belges rétorquaient-elles : « *plutôt bandits que mineurs!* » ? Pourquoi les autorités italiennes, bien au courant de la mort certaine qu'entraînait une exposition prolongée aux poussières de charbon, ont-elles envoyé ces centaines de milliers de jeunes dans les mines belges ?

Sur scène, les deux acteurs décident alors de faire une pièce de théâtre. Oui, mais avec quels personnages ? Et pour raconter quelle histoire ?



*Venu très jeune de Sicile où il a laissé Maria, **Santuccio** a perdu son âme et sa vie dans la mine belge de Marcinelle, en 1956, quelques années seulement après son arrivée, comme tant d'autres italiens.*

***Fulbert** est un quinquagénaire belge qui vient de se faire licencier, aujourd'hui en 2006. Il vit son licenciement comme un drame, comme une mort qui lui rappelle celle de son père, disparu lui aussi à Marcinelle en 1956. Lassé de n'être pas écouté, il brise la vitre du bureau de pointage et est enfermé.*

Le mort et le fou vont alors se rencontrer et se poser sans relâche cette question assourdissante, pour hier et pour aujourd'hui : mais où sont donc passés les responsables ?

De la première descente à la mine en 1946 au premier jour de chômage en 2006, en passant par la catastrophe de Marcinelle en 1956, Santuccio et Fulbert flottent dans le temps, telles des poussières de charbon pleines de questions, qui cherchent encore et toujours à réaliser les désirs qu'on leurs a volés...

Dans le dos des acteurs défilent des diapositives : le départ à Milan, l'arrivée dans les camps à Charleroi, la descente dans la mine, le charbon (une expression française pour dire « travail »), Marcinelle...

Les acteurs remontent le temps, puis s'arrêtent, sortent de la fiction, cherchent les responsables, s'indignent de leur silence, tentent quelques bouffonneries. Ils replongent ensuite dans le récit, s'imprègnent des émotions de cette improbable rencontre entre un mineur mort en 1956 et un chômeur fou de 2006.

Nos acteurs ne ressortent évidemment pas toujours indemnes de ces aller-retour entre la fiction et le témoignage, mais ils veulent absolument en rire et restent convaincus que les deux bouffons qu'ils interprètent ont une charge de passion et d'entêtement suffisante pour libérer nos mémoires du poids de l'oubli.

* * *

Avec ce nouveau spectacle (adaptation en version scénographie légère du spectacle « Poussière du Temps » mis en scène par Franco Dragone en 1996 et interprété par les mêmes acteurs), nous voudrions mettre en évidence que l'histoire 'ancienne' de l'immigration et de l'exploitation des mineurs Italiens en Belgique n'est que le miroir de l'histoire 'actuelle' d'autres immigrations et d'autres exploitations en Italie et en Belgique, un miroir qui dérange les discours officiels et toutes les kermesses organisées pour enterrer un peu plus profondément l'ensemble des victimes de ces crimes « économiques ».

En réaction à ces « festivités » nous avons mené un travail de recherche historique en interviewant les rares survivants de 1946, en lisant les journaux de l'époque, en nous

documentant, en recueillant des témoignages auprès de mineurs italiens, polonais, belges... Au terme de tout cela, la question reste entière. Comme le fait remarquer Anne Morelli, l'historienne qui a soutenu le projet depuis le début : « *Au delà de la nausée que ces hypocrites célébrations ont provoqué auprès de nombreux Italiens résidant en Belgique, la première question à se poser est : [une déportation économique,] est-ce réellement un évènement à fêter ?* ».

« Fêter » une déportation économique ?

par Anne Morelli

Historienne et professeur à l'Université Libre de Bruxelles

L'année 1996 a été marquée par la célébration générale et euphorique dans toute la Belgique du 50^{ème} anniversaire de l'accord italo-belge de 1946. Cette « fête » a été marquée d'évènements aussi incongrus que des matchs de football, des nuits gastronomiques, l'élection d'une miss, un salon des vacances italiennes, une exposition de linge de table, une autre sur le design dans l'orfèvrerie, un défilé de Ferrari,...



Pour donner, en outre, un petit caractère culturel et historique à ces diverses kermesses, on les ponctua généralement de photos nostalgiques, de témoignages émouvants, de discours officiels saluant les « bons » immigrés (à ne pas confondre avec les nouveaux, les mauvais, venus d'encre plus loin, encore plus étranges, plus noirs) venus avec abnégation offrir leurs bras pour faire survivre l'industrie charbonnière belge, s'intégrer harmonieusement à la Belgique et témoigner de leur réussite sociale par des succès stories.

Au-delà de l'écœurement que ces commémorations hypocrites ont suscité chez beaucoup d'Italiens de Belgique, la première question à se poser était sans doute : « est-ce un évènement à fêter ? »

Peu d'associations se sont posé, avec l'acuité de la Compagnie du Campus et du Collectif 1984, cette question essentielle.

Comme pour la célébration des 500 ans de la découverte de l'Amérique, un mot apparemment Innocent cache des réalités violentes.

La violence d'une « déportation » économique sans précédent, qui pour beaucoup de ses sujets (et non acteurs) était sans alternative possible. L'utilisation du mot « déportation » de ma part est volontaire, même s'il a déclenché des torrents d'indignation de la part des milieux officiels. Ce n'est que depuis peu que le terme a pris le sens d' « internement dans un camp de concentration à l'étranger », auparavant il signifiait l'exil forcé dans un lieu précis. Et ne s'agissait-il pas exactement de cela pour les centaines de milliers d'Italiens que la misère et l'oppression politique régnant alors dans le pays ont bien forcé à l'exil sans autre choix possible ?

La « commémoration » a soigneusement occulté une question fondamentale : pourquoi les Italiens ont-ils quitté l'Italie ?

La réponse aurait du faire écho à la situation africaine de l'Italie de 1946 : la faim, les villages isolés et sans eau, l'exploitation éhontée des paysans par une caste féodale, l'absence de soins médicaux, l'analphabétisme, la démographie galopante, la chasse aux communistes et autres contestataires.

Je n'ai pas entendu un seul discours officiel rappeler ces réalités.

Les « commémorations » ont soigneusement caché aussi les souffrances et les destructions culturelles engendrées par cette déportation. Surtout, elles ont systématiquement évité de faire le parallèle avec le phénomène, toujours d'actualité, de l'obligation pour des millions d'êtres humains d'émigrer pour survivre et elles ont masqué le fait évident que ces déplacements forcés de pauvres enrichissent toujours les plus riches, aujourd'hui comme il y a 50 ans, par l'apport d'une force de travail à bon marché et pour un certain temps au moins inorganisée.

A contre-courant des gargarismes d'autosatisfaction officielle, la Compagnie du Campus et le Collectif 1984 offrent un contrepoint à la version officielle qui voudrait qu'il n'y ait eu dans cette tragédie « ni victimes, ni coupables ».

Les victimes sont bien connues, leur fin tragique constitue la fin toujours occultée de ce qui est présenté comme une belle « aventure ».

Ceux qui, répondant à l'appel de 1946, ont fait une carrière complète dans les charbonnages belges, sont très généralement morts prématurément dans une chambre d'hôpital, entourés de divers masques respiratoires, tuyaux d'oxygène, poumons artificiels et autres instruments de torture tentant de pallier les effets de la pneumoconiose ou de la silicose.

Les « coupables » ne sont-ils pas connus ? Le ministre Italien qui signa l'accord pouvait-il ignorer que ces conséquences directes de la mine allaient frapper les jeunes Italiens qu'il « vendait » en 1946 à la Belgique ?

Le docteur Mengele, médecin nazi, inoculait à ses victimes des virus et des maladies, sous prétexte de réaliser sur eux des expériences médicales.



Le ministre italien qui, en 1946, inoculait par sa signature une mort horrible par étouffement aux jeunes gens qu'il livrait, n'avait même pas cet alibi pseudo-scientifique.

Aucun tribunal international n'a pourtant encore jugé ce Mengele démocrate-chrétien. Les crimes qui n'ont pour mobile que le profit économique, échappent par essence à toute poursuite...

Contact pour la Belgique

Transat compagnie

5 rue de Gouy
7160 Chapelle-Lz-Herlaimont
+32 (0)64 459313
trans@compagnie.be

LABORATORIO AMALTEA

associazione culturale
via Lucardo Alto 19 – 50025 MONTESPERTOLI (Fi)
0571 669647 – 393 8237059
produzioni@illaboratorio.org
www.laboratorioamaltea.org